

# Alésia enfin localisée

Notre confrère Franck Ferrand signe un livre choc, *L'Histoire interdite* (Tallandier), dans lequel il bouscule bien des idées reçues. A commencer par le site officiel retenu pour la défaite de Vercingétorix face à César. Extraits exclusifs.

## L'auteur

Écrivain et journaliste, Franck Ferrand est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Les Fils de France* (Flammarion, 2008), *La Régente noire* (Flammarion, 2007), *Ils ont sauvé Versailles* (Perrin, 2003). Il anime depuis 2003 sur Europe 1 une émission historique, *Détente et Patrimoine*. Lire notre critique en page 88.



**A**nnée 1997. Sur la commune d'Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne, les fouilles de six années touchent à leur fin. Menées par des équipes française et allemande, sous la direction de Michel Reddé, de l'École pratique des hautes études, et de Sigmar von Schnurbein, de l'université de Francfort, elles ne constituent pas, loin s'en faut, la première campagne archéologique menée sur le site en un siècle et demi. Il faut dire que le Mont-Auxois n'est pas n'importe quel site. Il est officiellement considéré, depuis le Second Empire, comme le haut lieu du siège et de la bataille d'Alésia.

D'où lui vient ce label, de qui procède cet imprimatur ? De Napoléon III en personne ! On sait que l'empereur des Français, stimulé par le *Précis des Guerres de César* laissé par son illustre devancier, avait entrepris de publier une *Histoire de Jules César*. S'identifiant volontiers lui-même à une figure idéalisée de Vercingétorix, paternelle, consensuelle et... moustachue, Louis-Napoléon se donna les moyens d'une telle ambition. Il constitua une commission *ad hoc* et mit en œuvre, à l'appui de ses travaux, un singulier concours de talents et de savoirs, s'entourant d'historiens, lançant des chantiers de fouille, allant jusqu'à

reconstituer certaines machines de guerre romaines ! Faut-il s'étonner, dès lors, qu'il formât le rêve de fixer, une fois pour toutes, l'emplacement d'Alésia ? Plusieurs sites se trouvaient en lice, mais l'arbitrage impérial n'eut vraiment à s'exercer qu'entre deux communes aux noms évocateurs : Alaise en Franche-Comté, Alise en Bourgogne. Cette dernière l'emporta, sur les conseils de la commission et de son président, Coignart de Saulcy.

**Pendant des siècles, Alise-Sainte-Reine se targue d'être Alésia**

Précisons qu'une vieille tradition plaidait en faveur du Mont-Auxois. Les érudits locaux, à l'appui de leur revendication, pouvaient même ex-ciper d'un document millénaire : en effet, dans une ode du IX<sup>e</sup> siècle, le moine Eric d'Auxerre avait clairement, célébrant Alise, évoqué le fameux siège. Que le brave homme ait lui-même fourni la preuve de son ignorance, en qualifiant Alésia, dès le premier vers, de *Caesaris fatalis castris* – « fatale aux armées de César » – n'avait jamais dérangé per-

sonne et les Bourguignons s'étaient redit, de siècle en siècle, qu'Alise valait pour Alésia.

Un signe encourageant survint à point nommé, en 1839, quand des fouilles précoces, d'initiative locale, mirent au jour une table de marbre portant, en caractères latins mais en langue celte, la dédicace d'un certain Martialis au dieu Ucuētis. Sur cette inscription lapidaire, la plus longue que l'on connaisse dans cette langue, apparaît lisiblement le nom de la cité : Alisiia, ainsi orthographié. Comment le *e* long d'Alésia se serait-il mué en *i* pour former ce nom d'Alisiia ? L'histoire ne le dit pas... Les épigraphes ne manquèrent pas non plus d'objecter que ces noms de lieux construits sur la racine *fels-* signifiant « falaise », avaient été portés par d'innombrables coteaux et que, dès lors, la table de Martialis ne permettait nullement de situer l'Alésia des Mandubiens... On ne les écouta que d'une oreille distraite, et l'on vit dans le cher vestige plus qu'un indice : un commencement de preuve. Ainsi l'idée finit-elle par s'ancrer, que le paisible mamelon auxois avait jadis accueilli le Grand Affrontement. Ce ne sont pas les fouilles ordonnées par Napoléon III qui allaient bousculer cette opinion. Ouvertes dès le printemps 1861 sous l'égide de la fameuse commission, elles firent soudain sortir de terre des merveilles dignes de conforter leur commanditaire.

En vérité, avant même l'arrivée des fouilleurs, les ouvriers d'une ferme voisine avaient découvert « une sorte de paquet enveloppé d'une lame de cuivre et contenant des armes de bronze », notamment deux haches, ainsi que dix-sept pointes assimilées, aussitôt, à des fers de javelot romains – alors même qu'elles étaient en bronze et visiblement anté- ▶



# La thèse Chaux-les-Crotenay

En suivant pas à pas *les Commentaires* de César, le professeur André Berthier a découvert qu'Alésia pourrait être ce site du Haut-Jura : l'oppidum, qui s'étend sur 1 000 ha, culmine à 822 m au-dessus d'une plaine qui s'élève à environ 530 m d'altitude, soit un dénivelé de plus de 250 m ; des falaises quasi verticales d'une centaine de mètres rendent impossible une tentative d'attaque frontale. C'est pour cette raison que César décide d'assiéger la ville où se sont réfugiés Vercingétorix et ses 80 000 guerriers gaulois.

Contrevallations (fossés autour d'une place forte) et circonvallations (tranchées fortifiées protégées par des palissades) sont positionnées selon les indications du général romain et les quelques vestiges retrouvés.

La côte Poire, située plein nord par rapport à l'oppidum, a été fouillée : on y a retrouvé des traces de campement romain. On peut supposer que les troupes de César y stationnaient. C'est à cet endroit que se serait déroulée la bataille finale.

► rieures à la Conquête... Saulcy passa outre; mais pas les érudits locaux. Ainsi le chartiste Castan et le polytechnicien Bial en appelèrent-ils à la prudence des savants; ils constateraient bientôt que les premiers fossés mis au jour ne correspondaient en rien à ceux décrits par César, et s'évertueraient, dès lors, à dénoncer « la mise en scène archéologique d'Alise-Sainte-Reine ».

On n'avait encore rien vu. Car la commission fut bientôt remplacée: dès l'automne 1862, c'est l'officier d'artillerie Stoffel qui fut dépêché sur le terrain par l'empereur. « Stoffel, devait estimer le professeur Joël Le Gall, n'avait été qu'un archéologue improvisé; on savait qu'il avait été très ambitieux, très soucieux de faire sa cour. » Et c'est peu dire qu'il la fit ardemment, bien qu'il passât plus de temps à se distraire, à Dijon et Semur, qu'à fouiller le sol d'Alise...

Il est vrai que son collaborateur, le tout jeune Victor Pernet, œuvrait pour deux. Ses travaux, orientés d'emblée vers la recherche de vestiges césariens, se concentrèrent pour l'essentiel sur les zones périphériques, et n'aborderent quasiment pas le plateau même du Mont-Auxois. Des Notes laissées par Pernet signalaient que, dans le seul secteur compris entre l'Oze, petit cours d'eau au nord de l'oppidum, et le sud du Mont Réa, ses fouilles avaient mis au jour « des ossements humains, en particulier des crânes d'hommes et aussi une quantité considérable d'ossements de chevaux, d'armes, d'armures... Sans compter de nombreuses pièces de monnaie romaines et gauloises: en un mot tous objets provenant d'une bataille, perdus pendant l'action, tombés dans ces fossés pleins d'eau ».

Quel dommage que les armes ainsi exhumées – dont une collection prodigieuse de deux cent vingt-sept javalots si l'on en croit le jeune homme n'aient jamais été présentées au public... Elles sont demeurées, invisibles, mystérieuses, au sein de caisses entreposées dans les caves du musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye. Elles y dorment toujours. [...]

D'innombrables voix s'élevèrent, dès le Second Empire, pour dénoncer les manipulations à l'œuvre du

côté d'Alise-Sainte-Reine. Et le grand Jules Quicherat lui-même, fondateur en France de l'archéologie scientifique, se révolta contre l'entêtement du prince et la complaisance de ses sbires; il est vrai que c'était pour défendre la thèse d'Alaise, en Franche-Comté... De tant de fraudes originelles, faut-il conclure à l'imposture bourguignonne au seul motif d'irrégularités commises il y a un siècle et demi? Ce serait, me semble-t-il, faire peu de cas des travaux considérables menés, au début et à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, par des archéologues sérieux, ceux-là, libres des contraintes qui avaient autrefois pesé sur le travail de Stoffel. Aussi la sagesse veut-elle, aujourd'hui, qu'on ne s'arrête pas à la farce impériale, et que l'on considère positivement les travaux accomplis depuis lors.

Au Mont-Auxois, la superficie du plateau est de quatre-vingt-dix-sept

## Le "portrait-robot" du site établi d'après le texte de Jules César

hectares, pour un périmètre d'environ quatre mille cinq cents mètres. Si l'on cantonne la ville forte à la moitié occidentale de ce plateau, sa surface ne dépassera pas les cinquante hectares. Or, ce ne sont pas moins de quatre-vingt mille fantassins et douze à quinze mille cavaliers avec leurs montures que Vercingétorix est censé avoir logé dans ce petit espace – encore limité du reste par des constructions. Soit au bas mot mille huit cents hommes à l'hectare, auxquels doivent s'ajouter quelques dizaines de milliers de Mandubiens indigènes! Et l'on ne parle ni des quinze mille chevaux, ni des vingt à trente mille têtes de bétail destinées à nourrir l'armée gauloise... Sauf à imaginer cette population serrée pendant un mois et demi comme autant de sardines en boîte, et pataugeant dans plusieurs centimètres de fange, il est tout bonnement insensé d'envisa-

ger un tel rassemblement dans un tel lieu. Même en admettant, sur le texte de César, que « au pied du rempart, tout le flanc oriental de la colline était occupé par les troupes gauloises », on ne saurait descendre en deçà d'une densité humaine, rien qu'humaine, de près de mille individus à l'hectare, ce qui est quatre fois supérieur aux limites tolérées dans toute armée, à toute époque. Le lieutenant-colonel Paul-René Machin, spécialiste des aspects logistiques, s'est penché, dans un ouvrage paru en 1997, sur les questions soulevées par cette disproportion; il conclut à l'impossibilité d'un pareil entassement. « Il est clair, estime-t-il, à l'étude et à la raison, qu'une telle situation ne peut matériellement exister nulle part. »

Et l'eau? demande-t-il. Où trouver, chaque jour, le bon million de litres indispensable à la survie d'une si nombreuse population humaine et animale? Car on sait, aujourd'hui, que sans source accessible, les modestes puits du Mont-Auxois suffiraient à peine à satisfaire aux besoins quotidiens de quelques centaines d'habitants...

Et le bois? « Où les assiégés sont-ils allés chercher les masses de bois nécessaires » à la cuisson des aliments, au renforcement des défenses, à la constitution des flèches, des javalots, des fascines, des fagots, des passerelles même, dont les *Commentaires* sont pleins? Toutes ces questions n'ont trouvé, à ce jour, aucune réponse satisfaisante.

Je vous emmène à Constantine, en Algérie, au tout début des années 1960. Le conservateur local des Antiquités, correspondant de l'Institut pour l'archéologie, se nomme André Berthier. Disposant de vastes loisirs, cet amoureux des textes anciens en est venu, par un concours de circonstances assez fortuit, à s'intéresser à la – déjà vieille – querelle sur la localisation d'Alésia. Or, soucieux de dépasser les conflits stériles, Berthier émet l'idée de procéder d'une manière nouvelle.

Tout d'abord, il prend le temps d'analyser, avec un regard neuf, les phrases mêmes du texte de référence. Car à force de vanter le style, admirable il est vrai, des *Commentaires* de Jules César, à force de sou-



### Comprendre

#### Mandubiens

Petit peuple du centre-est de la Gaule, voisin des Eduens et des Lingons, dont l'oppidum principal est Alésia.

ligner aussi la portée politique, et donc la dimension partielle, de leur message, on en était venu à minimiser peu ou prou l'intérêt documentaire des notations concrètes dont ils regorgent. Berthier – c'est là son premier mérite – va donc faire le départ entre les faits eux-mêmes, enregistrés par César avec une précision toute militaire, et l'interprétation qu'il en donne parfois et qui, elle, demeure sujette à caution.

Le philologue a compris que les *Commentaires sur la Guerre des Gaules* ne sont pas avant tout un essai moral, et que leur auteur les a probablement destinés à un usage plus austère. Leur concision technique et factuelle, confinant souvent à la sécheresse, donnerait même à penser qu'ils visent à une forme d'objectivité. Certes, le proconsul manie l'omission utile et l'ellipse biaisée; forcément il a eu à cœur de justifier sa conduite et de se faire valoir aux yeux du sénat romain; bien sûr, il lui a fallu fournir à la postérité une version des faits pas trop défavorable... Mais, outre qu'il a publié cette relation de son vivant, sous le contrôle d'innombrables témoins, il apparaît – à la scruter sans *a priori* – qu'elle est moins destinée à des chroniqueurs ou des sénateurs qu'aux successeurs mêmes du général, et qu'elle prétend avant tout tirer, de son expérience, un corpus de données opératoires.

D'où sa précision stupéfiante: d'où, en fin de compte, sa fiabilité sur le terrain. L'intuition, tellement simple, d'André Berthier aura été de l'admettre: hors de toute considération exégétique, on devait pouvoir prendre César au mot, à la lettre, et voir d'abord en ses *Commentaires* une réserve inépuisable d'indices. Après tout, le grand Schliemann, jadis, n'avait pas agi autrement lorsque, se fondant sur l'*Iliade*, il s'en était remis à Homère de la découverte des ruines de Troie...

Latiniste émérite, Berthier reprend donc terme à terme le récit de César, le dépouille de toute interprétation parasitaire, en exprime la quintessence. Ligne après ligne, il recueille les indications topographiques distillées par le proconsul et, les traduisant dans un croquis de plus en plus



MUSÉE CRÉZATIER, LE PUY-EN-VALE (P. BRIDGEMAN - GIRAUDON)

### Vercingétorix rend les armes

La défaite du chef gaulois en septembre 52 av. J.-C., après un siège de six semaines et quatre jours, consacre le jeune César et ses légionnaires.

de plan coté ou – comme il devait le baptiser non sans humour – un « portrait-robot » du site d'Alésia. A Constantine, où il réside toujours, l'archéologue se fait communiquer les cartes d'état-major de la France de l'Est – soit un terrain de jeu de cinq mètres de côté! André Berthier identifie dans cet espace plus de deux cents hauteurs susceptibles d'accueillir un éventuel oppi-

thier superpose son portrait-robot à la carte d'état-major: la coïncidence est parfaite. Surprise: ce lieu, identifié par déduction, et par déduction seulement, se révélera plus méridional, plus oriental aussi, surtout bien plus montagneux, qu'on n'aurait pu l'imaginer. Etonnement: il se situe dans le Haut-Jura, au sud de Champagnole, entre les villages de Syam et Chau-des-Crotenay. A quelque cent quarante kilomètres, à vol d'oiseau, au sud-est du Mont-Auxois!

Est-il raisonnable d'imaginer que malgré la fermeture d'esprit, la mauvaise foi et l'incurie coupables qu'elles ont manifestées hier, les autorités culturelles et administratives accepteront demain que soient étudiés – librement – des lieux découverts et repeuplés par la sagacité d'un chercheur indépendant? Cela semble utopique; ce n'est pas impossible pour autant. Car au-delà des éternels blocages inventés par les gens en place au secours de certaines positions établies, il est une chose que rien ne saurait arrêter durablement, à l'instar de l'eau quand elle veut s'infiltrer quelque part – je veux parler de la force irrésistible de l'évidence. [...] ■

**Surprise!  
Un village  
du Jura  
serait le lieu  
de la bataille**

dum; avec patience et minutie, il les compare, l'une après l'autre, à son portrait-robot.

En vain, d'abord. Il manque toujours quelque chose: une rivière à celui-ci, à celui-là de hauts talus... Jusqu'au moment où, sidéré, le détective archéologue met le doigt sur un promontoire, des collines, une plaine, des cours d'eau correspondant, trait pour trait, à la description